



HAL
open science

Historiographie et rhétorique dans la correspondance de Fronton

Rémy Poignault

► **To cite this version:**

Rémy Poignault. Historiographie et rhétorique dans la correspondance de Fronton. Grecs et Romains aux prises avec l'histoire. Représentations, récits et idéologie, Guy Lachenaud et Dominique Longrée éd., PUR, 2003. hal-02948617

HAL Id: hal-02948617

<https://uca.hal.science/hal-02948617>

Submitted on 24 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

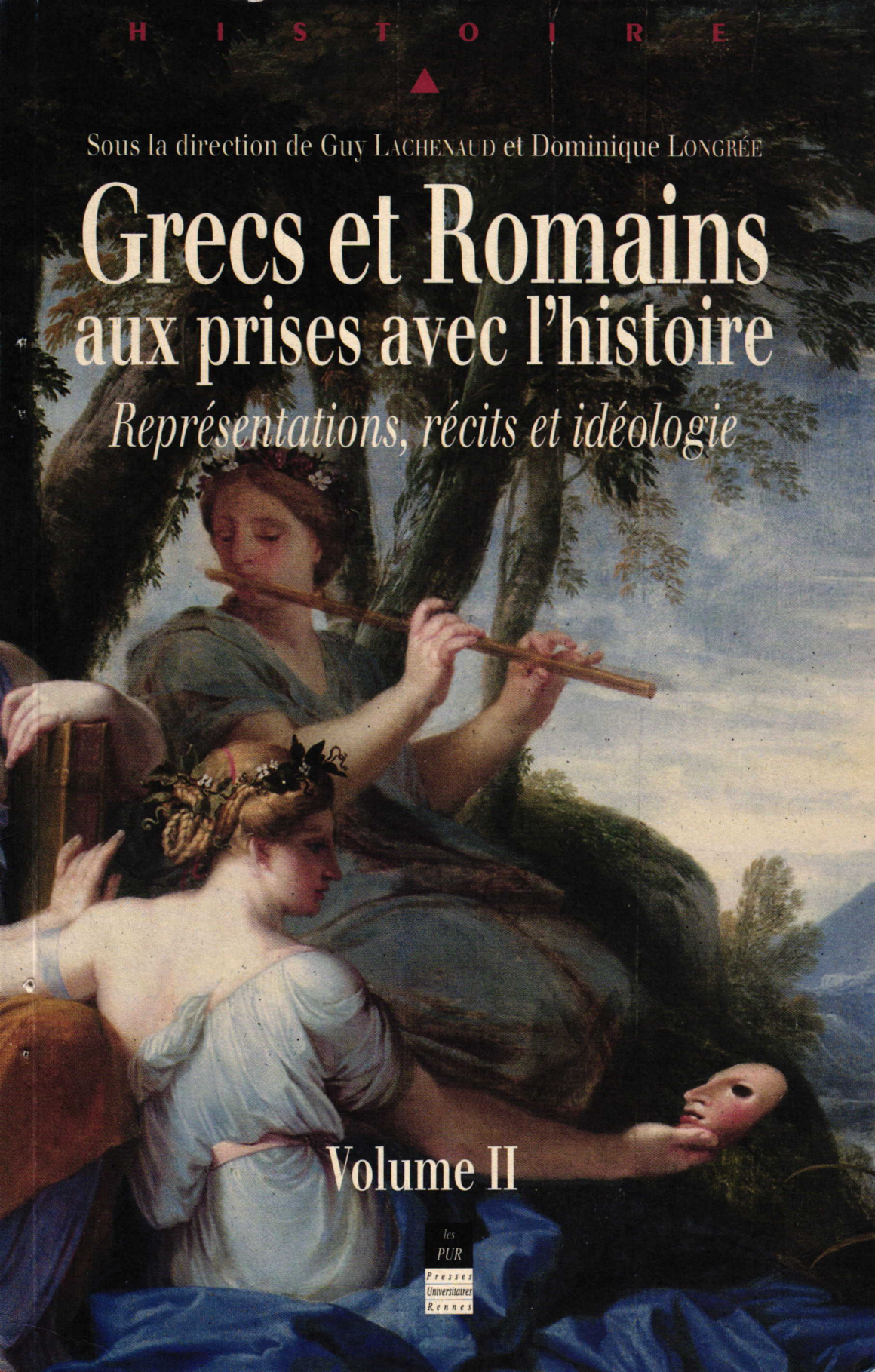
H I S T O I R E



Sous la direction de Guy LACHENAUD et Dominique LONGRÉE

Grecs et Romains aux prises avec l'histoire

Représentations, récits et idéologie



Volume II

les
PUR
Presses
Universitaires
Rennes

Historiographie et rhétorique dans la correspondance de Fronton

Rémy POIGNAULT

La rhétorique est la compagne de l'histoire au moins depuis que Cicéron a reconnu qu'il fallait ouvrir aux orateurs le domaine de l'historiographie de manière à faire accéder les ouvrages d'histoire à un statut littéraire que ne leur conférait pas l'annalistique¹. Mais au second siècle la rhétorique est omniprésente² et elle envahit de plus en plus le territoire de l'historiographie³. La correspondance de Fronton en témoigne, mais elle nous est malheureusement parvenue dans un état lacunaire qui en rend assez souvent l'interprétation délicate. Nous voudrions examiner ici comment le sénateur maître de rhétorique aborde l'histoire, s'il lui reconnaît une spécificité, ou si elle n'est qu'une servante de l'art oratoire, et comment lui-même traite de la guerre qui opposa les Romains aux Parthes de 161 à 166.

Il est manifeste que Fronton possède des connaissances en matière d'histoire, prisant particulièrement dans Caton et Salluste, et fait référence à des événements du passé, mais il n'est pas assuré que cet intérêt dépasse le cadre de la culture obligée d'un orateur⁴. L'historien Appien est son ami : nous avons conservé deux lettres en grec échangées entre l'un et l'autre (242, 11-248)⁵, et l'on sait, par l'indication δευτέρα (242, 13), qu'Appien en a adressé au moins une autre à Fronton. Celui-ci refuse le présent de deux esclaves que veut lui faire Appien en remerciement d'un service rendu⁶. Sans doute s'agit-il de l'intervention de son ami auprès d'Antonin le Pieux afin de recommander Appien pour une procuratèle. Dans une lettre écrite à l'empereur pour cette intercession, Fronton qualifie Appien en ces termes :

[...] *amico meo, cum quo mihi et uetus consuetudo et studiorum usus prope cotidianus intercedit* (168, 7-8: « mon ami, auquel je suis lié de longue date et par des relations presque quotidiennes »⁷). On a vu dans ces lignes soit que Fronton serait allé étudier à Alexandrie où il aurait fait la connaissance d'Appien, soit qu'il aurait aidé son ami à Rome lorsqu'il a entrepris ses ouvrages d'histoire⁸. Dans ce cas, il se pourrait que le cadeau des deux esclaves ait été destiné à remercier Fronton de son assistance pour ces travaux historiques ; il semble peu probable qu'il ait prodigué des conseils de style à un écrivain grec ; ce serait alors plutôt par sa culture historique, sa connaissance des affaires romaines ou en lui facilitant l'accès aux documents qu'il aurait été utile à son ami. Mais il ne s'agit là que de conjectures, qui ne permettent guère d'assurer que l'amitié des deux hommes ait pour base un commun goût pour l'histoire.

Un autre indice révèle que Fronton a dû s'entretenir avec le futur Marc Aurèle sur la manière d'écrire l'histoire. En effet, à la fin d'une longue lettre, qui semble comme une mise au point après un ou plusieurs entretien(s)⁹, où il expose quels sont ses auteurs favoris et combien il faut prêter attention, quand on écrit, au choix des mots et à leur place, le maître prend congé de son élève en remettant à plus tard, si celui-ci le souhaite, les conseils qu'il pourrait lui donner en matière d'historiographie : *Post ista monui, quibus studiis, quoniam ita uelles, te historiae scribundae praeparares. Qua de re cum longior sit oratio, ne modum epistulae egrediar, finem facio. Si tu de ea quoque re scribi ad te uoles, etiam atque etiam admonebis* (59, 24-27 : « Après cela, je t'ai conseillé par quels exercices te préparer à l'écriture de l'histoire, puisque tel était ton désir. Mais comme il serait trop long d'exposer cette question, pour ne pas dépasser les limites d'une lettre, je m'arrête là. Si tu souhaites que je t'écrive sur ce point aussi, tu me le rappelleras encore et encore »)¹⁰. Peut-être Marc a-t-il eu l'intention de se lancer dans la rédaction d'un ouvrage d'histoire¹¹, mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il en ait effectivement rédigé un ; il pouvait s'agir d'une simple curiosité intellectuelle¹². Toujours est-il que Fronton ne semble pas vouloir favoriser, au moment où il écrit la lettre, le penchant de Marc pour l'écriture de l'histoire puisque la tournure *etiam atque etiam admonebis* de même que *quoniam ita uelles* ne montrent pas un vif intérêt du maître alors pour ce problème : sans doute lui apparaît-il plus nécessaire de faire de Marc un excellent orateur et, par conséquent, de concentrer son attention sur l'éloquence elle-même.

Fronton – rarement, il est vrai – se montre conscient d'une certaine spécificité du genre historique. Dans une lettre à Marc Aurèle que l'on date de manière vague entre 161 et 167¹³, et dont le début manque, Fronton semble opposer le style de l'histoire à celui de l'éloquence. Le début de la phrase qui nous intéresse, sur la distinction entre l'histoire et l'art oratoire, malheureusement lacunaire, a donné lieu à plusieurs conjectures : *-tatem historias opera apta neque illam moderationem orationi accommodatam ; figuras etiam*

quas Graeci σχήματα uocant, illum historiae, hunc historiae congruentes adhibuisse (96, 20-22). On a reconstitué diversement le mot dont la finale est *-tatem*: <facul>tatem (« talent oratoire »), <grauī>tatem (« élévation »), <facili>tatem (« aisance »), <uber>tatem (« abondance ») : la spécificité de l'histoire n'est donc pas très claire. Angelo Mai, le découvreur du texte, lit *historiae aptam* au lieu d'*historias opera apta*. On pourrait ainsi traduire de deux façons contradictoires selon qu'on suppose ou non un *neque* devant le nom tronqué: « l'abondance [?] n'est pas appropriée à l'histoire comme son sens de la mesure ne convient pas à l'éloquence »¹⁴ ou comme le fait C. R. Haines, « a facility adapted to history, and not that restraint which is suitable for oratory »¹⁵. La suite pose moins de problèmes: « et même, pour ce qui est des figures, que les Grecs désignent sous le nom de σχήματα, l'un a employé celles qui conviennent à l'histoire, l'autre celles qui conviennent à l'éloquence ». Il s'agit, d'une part, de Salluste, d'autre part, de Cicéron. Fronton vante les antithèses, les paronomases et peut-être – le texte n'est pas sûr¹⁶ –, les épanaphores de l'historien.

En esquissant, fût-ce brièvement et, dans l'état actuel du texte, de façon assez énigmatique, une distinction entre le style de l'histoire et celui des discours, Fronton semble rejoindre une tradition représentée par Cicéron, Quintilien ou Pline le Jeune, qui, eux aussi, distinguent ces deux genres tout en leur reconnaissant beaucoup d'éléments communs¹⁷. On se souvient, par exemple, que dans l'*Orator* 66, Cicéron assigne à l'histoire un style moins impétueux et plus égal que celui de l'éloquence, qui est en prise directe avec le présent, ce qui nous inciterait à préférer la première traduction¹⁸.

Dans d'autres lettres, Fronton apporte des précisions sur sa conception du style de l'histoire: ce qui la caractérise, c'est l'éclat (106, 25) – il emploie *splendidus* ou des mots de la même famille¹⁹. Dans une lettre à Verus datant de 164²⁰, Fronton établit une distinction entre les lettres des historiens, qui sont brèves (124, 16) et celles que rédigent les généraux – visiblement ce sont les rapports adressés aux autorités romaines –, qui doivent détailler bien davantage les opérations²¹. Comparant le rapport de Verus au Sénat à celui du général Lutatius Catulus, il critique chez ce dernier l'alliance d'une certaine emphase et de « mots pour ainsi dire délicats » (*teneris prope <u>erbis* (125, 3)²² et ajoute: *historia tamen potius splendide perscribenda: si ad senatum scriberetur, etiam caute*²³ (125, 3-4: « Cependant l'histoire doit plutôt être rédigée avec éclat; et même, si on écrit au Sénat, avec précaution »). On s'aperçoit par là que dans ce cas *historia* ne désigne pas un ouvrage historique proprement dit, mais un écrit, quel qu'il soit, relatif à des événements, y compris un rapport au Sénat sur une guerre: elle peut donc prendre la forme d'une lettre ou d'un discours écrit.

Quintilien, X, 1, 33, quant à lui, parle du *nitor* de l'histoire, mais les deux notions semblent différentes: le *nitor* implique une forme d'élégance qui peut confiner à la préciosité²⁴; il s'agit plus de brillant que d'éclat;

selon Quintilien le style de l'historien n'est pas aussi viril et efficace que celui de l'orateur, comme s'il ne relevait que de l'apparat, ce dont témoigne la comparaison qu'il établit entre les ressources de l'historien et les muscles d'un athlète ou le vêtement bariolé de Démétrius de Phalère, tandis que l'orateur est assimilé à un soldat²⁵. Fronton emploie ici avec les mots de la famille de *splendidus* le même vocabulaire que celui par lequel Cicéron désigne une qualité du style non de l'historien, mais de l'orateur²⁶. Fronton rejoint également Pline le Jeune, pour lequel aussi l'histoire doit avoir de l'éclat, puisqu'elle s'occupe « de l'extraordinaire, du grand, du sublime » (*omnia recondita, splendida, excelsa*)²⁷. Lucien, au contraire, dans *Comment il faut écrire l'histoire* (43-44), rédigé à la suite de la prolifération d'ouvrages historiques relatifs à la guerre parthique de Verus, mais sans connaître la correspondance de Fronton, propose une autre esthétique et réclame netteté, clarté, simplicité.

Si à certains moments Fronton semble reconnaître une certaine spécificité au style du genre historique²⁸, c'est le plus souvent en rhéteur qu'il aborde l'histoire, la considérant comme un recueil d'*exempla* ou tirant des historiens des leçons d'écriture²⁹, et il tend à estomper la ligne de démarcation entre rhétorique et histoire.

Plutôt que pour ses exploits en Orient, Fronton félicite Verus pour les qualités littéraires de son rapport au Sénat ; il associe étroitement rhétorique et histoire, puisqu'il estime que ce sont elles qui ont forgé les vertus militaires de Verus : « Ces vues sages, mon empereur, ce n'est assurément ni le bouclier ni la cuirasse qui te les ont inculquées dès ta prime enfance, mais ce sont les livres et l'étude des lettres. En lisant constamment dans les ouvrages historiques et les discours beaucoup d'exemples de bon conseil, tu t'es servi de l'éloquence comme école de l'art militaire »³⁰. Fronton se dit convaincu que ce qui a conduit Verus à prendre les dispositions nécessaires avec une armée qui avait perdu ses aptitudes guerrières, ce sont « la sévérité d'Hannibal, la discipline de l'Africain et les exemples de Metellus décrits en détail dans les livres d'histoire »³¹. On songe à la lecture de Tite-Live et de Salluste, mais Fronton pense aussi à son auteur de prédilection, Caton, dont il donne une citation (128, 20-129, 6) pour montrer que si Verus, avant d'attaquer massivement l'ennemi, a su donner confiance à ses troupes en leur faisant livrer d'abord seulement de petits affrontements, il le doit aux écrits de ce grand homme.

Fronton croit aux vertus de la littérature. Les *exempla* historiques que l'on trouve dans les livres d'histoire comme chez les orateurs seraient préférables à l'expérience acquise sur le terrain, ce qui est pousser à l'extrême la célèbre formule de Cicéron – *Historia [...], magistra uitae*³². De même, dans le *De bello Parthico*, Fronton vante à Marc Aurèle un discours de Cicéron, le *De imperio Cn. Pompei*, pour la perfection de l'éloge de Pompée

qu'il constitue, et il lui en recommande la lecture car il y trouvera des conseils pour mener à bien la guerre contre les Parthes en ce qui concerne le choix des généraux, la prise en compte des intérêts des alliés, la protection des provinces, les qualités dont doivent faire preuve ceux qui dirigent les opérations (225, 3-11)³³. Le bon maître prend ici le contre-pied de Marius, qui, dans un fameux discours du *Bellum Iugurthinum* (85), oppose les actes à la littérature et se moque de la jeunesse dorée romaine qui n'a d'autre expérience des armes que ce qu'elle a pu en lire, tandis que, lui, a fait ses preuves sur le terrain. Alors que Marius valorise les *facta* par rapport aux *dicta*, pour Fronton, les *dicta* conduisent aux *facta*. L'intellectuel est convaincu de l'excellence de son univers, car, à ses yeux, la rhétorique englobe tout, l'art militaire, comme l'histoire.

Et quand il parle des historiens, c'est surtout pour donner à ses destinataires des conseils de style. Dans le *De eloquentia*³⁴, Fronton montre combien la marque personnelle de la manière d'écrire de chaque auteur est importante ; il caractérise la diversité des styles de poètes, d'historiens et d'orateurs par des formules brèves, avant de montrer que les philosophes eux aussi ont chacun leur style propre. Il considère les historiens surtout du point de vue de l'arrangement des mots : « L'histoire, Salluste l'a écrite dans un style bien construit, Pictor en désordre, Claudius avec grâce, Antias sans charme ; Sisenna intarissablement, Caton en attelant beaucoup de mots, Coelius sans mettre plus d'un mot pour chaque chose »³⁵. On voit nettement que Fronton, tout en distinguant encore les genres, les traite du même point de vue : la qualité de l'écriture. Son propos est, en effet, d'essayer de convaincre Marc Aurèle de ne pas abandonner l'éloquence, c'est-à-dire le souci du bien dire, car elle est nécessaire même à la philosophie.

Caton, dans cette liste, dont nous n'avons repris que le passage concernant les historiens, apparaît à la fois parmi ceux-ci et parmi les orateurs politiques et judiciaires (134, 3-5), en raison de la diversité de ses activités. Mais, dans une autre lettre³⁶, Fronton range aussi Salluste, juste après Caton, dans la catégorie des orateurs, parmi les auteurs particulièrement soucieux du choix et de la place des mots : « le plus grand de tous les orateurs depuis l'origine de l'humanité, Caton et son fervent disciple Salluste »³⁷. Un peu plus loin (56, 22-23), L. Coelius (Antipater), le créateur de la monographie historique à Rome, est présenté comme un imitateur zélé du poète Ennius. Les frontières génériques ne comptent plus³⁸. Chez Fronton, Salluste apparaît aussi bien chez les historiens (96, 20 sqq. ; 124, 10 sqq.) que parmi les orateurs. Dans le *de eloquentia* (148, 8 sqq.), il figure comme un modèle d'éloquence de grand style et il est rapproché de Caton et de Cicéron. De fait, on retient de plus en plus à partir du second siècle en Salluste un orateur³⁹ ; Granius Licinianus, d'ailleurs, considère que cet auteur doit être lu comme tel car il utilise des discours, des digressions ou

il décrit les lieux et adopte une visée morale en critiquant son temps⁴⁰. Pour Fronton, outre le recours aux discours, il semble que c'est davantage le souci de l'expression, le choix et la disposition des mots qui valent à Salluste d'être assimilé aux orateurs.

De fait, dans ses conseils de lecture pour la formation du style, Fronton indique aussi bien des orateurs que des historiens ou des poètes pourvu qu'ils soient attentifs au choix et à la place des mots ; et Marc évoque des historiens comme des orateurs et des poètes quand il lui demande pour ses lectures quelque chose de *disertissimum* (105, 1-18), et il constitue des *excerpta* de Salluste comme de Cicéron (105, 4-5).

Une note marginale du manuscrit rendant compte d'un passage lacunaire de la réponse de Fronton à cette lettre⁴¹ est révélatrice de ce que Fronton attend des lectures de ses élèves comme bienfait du point de vue stylistique : « Des discours des anciens vous tirerez des maximes pleines de noblesse, de leurs poèmes des maximes pleines d'agrément, des maximes pleines d'éclat de leurs ouvrages d'histoire, de leurs comédies des maximes pleines de grâce, de leurs *togatæ* des maximes pleines d'esprit, ou des maximes pleines de finesse et d'enjouement de leurs atellanes »⁴². L'histoire, au même titre que les autres genres littéraires, peut être une source où puiser des γῶμαι⁴³, que Fronton prise tant, ces formules vigoureuses et bien frappées qui condensent l'expression de la pensée. Là encore, il n'y a pas de différenciation générique bien marquée, tout au plus une différence de tonalité, le ton de l'histoire étant une nouvelle fois caractérisé par l'éclat (*splendidus*)⁴⁴. Alors que Cicéron mettait surtout l'accent sur la nécessité de connaissances historiques pour la formation de l'orateur, qui devait y puiser des exemples ainsi que des connaissances juridiques et administratives⁴⁵, et sur la nécessité, pour l'historien, de soigner son style, Fronton retient principalement dans l'histoire, en plus des modèles de comportement pour l'homme d'action, une leçon stylistique pour l'orateur.

Une autre caractéristique de l'historiographie doit être, selon Fronton, le souci de la vérité. Il attache, en effet, de manière générale, une extrême importance à la sincérité. Lucius Verus proteste ainsi qu'il ne saurait feindre devant son maître, dont il a « appris la franchise et l'amour véritable bien avant l'art de parler avec élégance »⁴⁶. Marc Aurèle lui reconnaît aussi cette droiture morale (44, 24 ; 51, 8-9) et c'est, d'ailleurs, le rejet de l'hypocrisie et le sens des valeurs affectives plutôt que son enseignement rhétorique qu'il retient de son maître dans ses *Pensées* (I, 11). Dans le domaine militaire également Fronton souligne son attachement à la vérité. Dans une lettre à Verus⁴⁷, après avoir affirmé la nécessité pour un *imperator* de connaître l'éloquence pour exercer ses fonctions, il rappelle que « [chez nos ancêtres] on a considéré que substituer un enfant est un sacrilège, que publier un faux bulletin de campagne est une infamie militaire, et que faire un faux témoignage est un crime capital »⁴⁸. Il y a sans doute ici une allu-

sion à Q. Minucius Thermus⁴⁹, à qui l'on refusa en 190 av. J.-C. un triomphe sur les Ligures, selon Tite-Live (XXXVII, 46, 2), qui n'explique pas ce refus; mais on sait par Aulu-Gelle (X, 3, 17) que Caton – que Fronton admire – a attaqué Minucius dans un ouvrage intitulé *De falsis pugnis*⁵⁰.

Une note marginale des *Principia historiae* condamne sans appel le mensonge dans le cadre de l'historiographie: « Celui qui est amoureux est libre de se taire sans que ce soit une faute. De fait, tous les hommes mentent sur le moment, mais les mensonges méritent une réprobation et un souvenir éternels »⁵¹. Sans doute y a-t-il là un écho de Polybe⁵²: si des amoureux peuvent être trompés par leur passion, il n'est pas permis à un historien digne de ce nom de falsifier la vérité par omission ou mensonge. Fronton s'inscrit ici dans une tradition que Cicéron a rappelée dans le *De oratore* (II, 62): « Qui ne sait que la première loi du genre est de ne rien oser dire de faux? la seconde, d'oser dire tout ce qui est vrai? d'éviter en écrivant, jusqu'au moindre soupçon de faveur ou de haine? »⁵³. Il nous appartient maintenant d'examiner ce qu'il reste de ces principes quand Fronton écrit sur la guerre parthique⁵⁴.

De prime abord, Fronton paraît devoir bénéficier d'un accès à tous les documents permettant une vue précise des faits. Dans un courrier⁵⁵, Verus se dit, en effet, prêt à lui fournir toutes ces sources, à la collecte desquelles semble préposé un certain Fulvianus. Il s'agit de lettres de généraux à Verus, de lettres par lesquelles Verus leur donnait ses directives, de tableaux (*picturas*) analogues sans doute aux tableaux, voire aux cartes, présentés dans les triomphes⁵⁶, de *commentarii* demandés spécialement aux généraux Avidius Cassius et Martius Verus *quo magis te quasi in rem praesentem inducerem* (« pour t'amener davantage pour ainsi dire devant les faits comme s'ils étaient présents »); Verus promet même, si Fronton en a besoin, de lui rédiger personnellement un *commentarius* où il ferait figurer tout ce que souhaite son maître. Il y aura aussi les *orationes ad senatum* de Verus – ce sont les lettres qu'il a adressées à l'assemblée au cours de la guerre⁵⁷ –, ses discours aux troupes (*adlocutiones nostras ad exercitum*) et même ses entretiens avec les barbares (108, 7, 21: *sermones meos cum barbaris habitas*). Voilà qui fournit un éclairage intéressant sur les archives d'une guerre.

Mais Fronton ne jouira pas de l'indépendance que Lucien souhaite pour l'historien: il se trouve plutôt dans la position de Luceius⁵⁸ vis-à-vis de Cicéron, qui lui demandait de se faire le laudateur de son consulat. Verus, en effet, donne des consignes à son historien. Il attend très nettement que Fronton travaille à sa gloire: « Je suis, en effet, prêt à me plier à tout ce que tu veux pourvu que tu donnes du lustre à mes actions »⁵⁹. Il faut que celles-ci soient expliquées (108, 10: *ut et consiliorum meorum rationes commemorare possis*; « pour que tu puisses aussi rappeler les raisons de mes décisions »). Certes, Cicéron, après les Grecs, a souligné que la fonction de l'histoire est de dégager l'enchaînement des causes; mais il paraît évident ici que Verus

veut que Fronton justifie sa politique en en montrant le bien-fondé, d'autant plus qu'il lui demande d'insister sur ce qui s'est passé avant son arrivée sur le théâtre des opérations – on sait que l'armée romaine a subi alors de graves revers –, ce qui permettrait de mettre l'accent sur le rôle positif de Verus par la suite. L'empereur a beau s'appuyer sur le précédent de Thucydide qui, avant de relater la guerre du Péloponnèse, remonte cinquante ans en arrière pour mieux expliquer le processus qui a conduit au conflit ; quoi qu'il en dise, il est moins intéressé par les causes de la guerre que par le contraste entre les désastres qui ont précédé son arrivée et les succès qui ont suivi : « tu t'attarderas longtemps sur les causes et les débuts de la guerre, et même sur les échecs qui se sont produits quand nous n'étions pas là ; tu en arriveras à notre action sans te presser »⁶⁰. Le but est exprimé sans ambages : « En outre, je considère comme nécessaire que soit bien claire la grande supériorité des Parthes avant mon arrivée, afin qu'apparaisse nettement toute la portée de notre action »⁶¹. Il semble ne laisser à son maître qu'une faible marge de manœuvre pour le mieux servir, en poursuivant : « Donc, ce sera à toi de voir si tu dois, comme Thucydide a exposé la *Pentekontaetie*, condenser tout cela, ou bien approfondir un peu plus sans toutefois développer autant que tu le feras pour nos actions par la suite »⁶². Verus conclut sa lettre en faisant porter sur l'historien la responsabilité de l'écho que trouveront ses actions : « En somme, mes hauts faits ont l'importance qu'ils ont, évidemment, quels qu'ils soient ; mais l'opinion ne leur donnera que l'importance que, toi, tu voudras qu'elle leur donne »⁶³. Fronton reprend la même idée dans les *Principia historiae* (203, 9-12). Il n'a pas manqué de recommander à ses élèves la lecture de Salluste et il se souvient de *Cat.* 8, 4, où est montrée l'importance du travail de l'historien pour la gloire de l'acteur de l'histoire : « Ainsi le mérite des grands hommes se mesure au talent de ceux qui ont su exalter leur génie⁶⁴ ». Le rôle de l'écrivain est très important car c'est la qualité de son style qui rend sensible la noblesse et la beauté des actions. Il ne saurait y avoir de grand homme sans grand historien. Salluste met l'accent sur la difficulté de la tâche de l'historien, car « d'abord son récit doit être à la hauteur des faits⁶⁵ ». On sait que Pline le Jeune tient des propos analogues dans une lettre à Tacite, en affectant de concilier l'exaltation du sujet et le respect de la vérité : « Tous ces faits, quelle qu'en soit l'importance, vous les rendrez plus connus, plus glorieux, plus beaux et cependant je ne vous demande pas d'exagérer la valeur du trait. Car d'une part l'histoire ne doit pas franchir les limites de la vérité, et d'autre part un récit exact suffit aux belles actions »⁶⁶. Mais il y a un risque, c'est que le talent de l'historien soit trop grand par rapport aux faits et qu'il les pare d'une aura qui ne leur convient pas, ce dont Salluste est tout à fait conscient quand il reproche aux auteurs grecs d'avoir donné aux actions des Athéniens plus de grandeur qu'ils n'en eurent en réalité (*Cat.* 8, 2-4).

Le désir d'illustrer les actes de Verus est-il compatible avec la règle de l'histoire concernant le respect de la vérité? Fronton se situe-t-il davantage du côté des déclarations d'intention de Salluste et de Pline le Jeune, qui semblent plus circonspects, que du côté de Cicéron qui, pour célébrer son nom, demande à Lucceius « d'embellir ce récit au delà même de ce qui est peut-être ta vraie pensée, et de n'y pas tenir compte des lois de l'histoire »⁶⁷. Fronton ne se hasarde pas à de telles affirmations, non plus, d'ailleurs, que Verus qui montre plus de retenue que Cicéron, même s'il faut faire la part chez ce dernier d'un certain « badinage » mondain⁶⁸. Pour Fronton, le problème ne se pose pas en termes de travestissement de la vérité et l'on est très proche des idées défendues dans la préface du *Catilina*. Il s'agit de trouver une expression appropriée à la grandeur des faits. Ce qu'a accompli Verus étant, par pétition de principe, des exploits, il conviendra de trouver les mots, le ton, le style pour l'exprimer. De même qu'il fait remarquer à Marc Aurèle⁶⁹ qu'il ne suffit pas d'avoir un *sublime ingenium*, mais qu'il faut aussi ne pas manquer d'« abondance et de splendeur dans les mots » (*in uerborum copia et pulchritudine*), de même il avoue à propos d'un discours ne pas savoir si c'est la qualité de l'action qui illustre les paroles ou bien si ce sont celles-ci qui sont à la hauteur de l'action (80, 6-9)⁷⁰.

Au début de ce qui nous est parvenu des *Principia historiae*, Fronton réaffirme l'importance du rôle de l'historien qui, en rédigeant avec soin, peut accroître l'intérêt et la renommée des faits comme une légère brise peut attiser un grand feu (202, 10-12). Mais, pour Fronton, ce privilège de faire aux yeux d'autrui un grand homme n'appartient pas tant à l'historien qu'à l'orateur, puisque le maître déclare que dans un rapport adressé par Verus au Sénat sur la guerre parthique, l'éloquence de l'empereur n'a pas peu contribué à sa gloire (118, 4 sq.) et puisqu'en outre, dans le *De bello Parthico* (225, 6-8), il affirme que c'est grâce à Cicéron et à son *De imperio Cn. Pompei* que Pompée est véritablement devenu *Magnus*: mais là on confine au genre encomiastique.

Dans le *De bello Parthico* et les *Principia historiae*, Fronton semble toucher de plus près la matière historique, en abordant la guerre parthique de Verus et de Marc Aurèle, mais malgré ce que pourraient laisser croire ces titres, il ne fait ni ne prétend faire ici œuvre d'historien, et il est profondément tributaire de la rhétorique.

Le *De bello Parthico*⁷¹ n'est pas un récit de cette guerre, mais plutôt une lettre de consolation par laquelle Fronton tente de convaincre Marc Aurèle qu'il ne faut pas se laisser décourager par les premiers échecs, car – et c'est la sagesse populaire qui est mise à contribution – après les revers viennent les victoires. Il utilise les ressources de la rhétorique pour emporter la conviction: citation d'Ennius faisant référence à la guerre de Troie, allusion à des désastres subis par Rome au cours des siècles passés, puis défaites essuyées par les prédécesseurs Antonins de Marc Aurèle; la mention des enfants

marses qui seraient considérés comme indignes de leur race s'ils craignaient les serpents (ce peuple, en effet, passait pour savoir guérir leurs morsures) a visiblement pour fonction d'inciter Marc Aurèle à garder la même constance que Trajan, Hadrien et Antonin et à croire à la victoire finale. Fronton développe ensuite longuement le récit de l'anneau de Polycrate : cette fable, qui a pour visée morale de souligner que l'excès de bonheur est nocif, laisse comprendre a contrario que les premiers échecs de la guerre parthique peuvent, paradoxalement, être de bon augure. Le maître affirme ensuite que la grandeur des Romains est due autant à leurs échecs qu'à leurs victoires : ainsi le désastre de Cannes a précédé la chute de Carthage. Après cela, il répond apparemment à un point d'une précédente lettre de Marc Aurèle en lui recommandant de suivre l'exemple de Jules César qui pouvait, au milieu de la guerre – *inter tela uolantia* (224, 15) –, se livrer à des travaux littéraires, ce qui est une formulation bien évidemment hyperbolique⁷² : Fronton essaie ainsi d'imiter Marc Aurèle à se détacher des soucis immédiats de la guerre. Il le renvoie, pour finir, au discours de Cicéron, *de imperio Cn. Pompei*, dont il fait l'éloge à la fois pour ses qualités littéraires et pour l'enseignement politique pratique que l'empereur peut en tirer dans les circonstances présentes. Il est manifeste que les références historiques dans cette lettre ne sont là qu'à titre d'*exempla* au service d'une rhétorique de la persuasion : le texte se termine par l'éloge d'un discours qui offre une leçon de gouvernement en traçant le portrait du bon chef (220, 4-226, 6). C'est bien la rhétorique qui est l' α et l' ω du texte.

Contrairement à la thèse de P. V. Cova⁷³, les *Principia historiae* – qui furent écrits peu de temps après la guerre, à un moment où les rumeurs concernant le comportement de Verus étaient à leur comble⁷⁴ – ne constituent pas un refus poli de la part de Fronton à la demande que Verus lui avait adressée de rédiger une histoire de la guerre parthique⁷⁵. Fronton s'y montre prêt à obéir au souhait de Verus, attendant les documents promis. Il présente là comme un aperçu de ce qu'il mettra dans son ouvrage⁷⁶. Les *Principia historiae* sont donc comme un échantillon du livre à venir⁷⁷, ou, mieux, comme l'exposé d'un programme. En tout cas, il ne convient pas d'y voir le texte définitif. Fronton ne fait pas là le récit des événements, et l'on peut penser qu'il attend pour cela les documents. Les reproches de certains critiques⁷⁸ qui, regrettant l'absence de la relation d'événements précis, voient dans Fronton un auteur qui dépouille l'historiographie de tout contenu factuel semblent mal fondés, car non adaptés à la finalité du texte.

L'ouvrage ne fut apparemment jamais achevé, que Fronton soit mort entre-temps⁷⁹, qu'il n'ait pas reçu les documents, que Verus se soit contenté de ce texte ou que d'autres préoccupations aient laissé dans l'ombre la guerre parthique⁸⁰.

Nous n'entendons pas analyser en détail les *Principia historiae*, mais seulement mettre l'accent sur leur vocation rhétorique. Ici Fronton n'écrit pas l'histoire, mais présente un programme qui met en évidence le caractère encomiastique de l'œuvre projetée⁸¹. Bien que Fronton connaisse le rôle joué par les lieutenants de Verus, comme en témoigne une lettre qu'il a adressée à Avidius Cassius, le récit sera centré sur un personnage unique, Verus, Fronton adoptant, à la demande de Verus, le point de vue que Cicéron souhaitait qu'adoptât Lucceius. D'emblée nous sommes transportés dans le registre épique grâce au *topos* de la comparaison avec le couple Achille-Homère. On se souvient que dans la lettre à Lucceius Cicéron flattait son ami en lui disant qu'alors qu'Homère n'avait été qu'un héraut pour Achille, lui, Lucceius, serait davantage en écrivant le récit du consulat de 63, car il était en plus lui-même un « homme illustre et [...] un grand homme »⁸² ; dans les *Principia historiae*, c'est Achille qui se voit supplanté, car il aurait aimé accomplir d'aussi grands exploits que Verus, et Homère les avoir racontés (203, 1-2)⁸³. Le ton est donné. Le texte, d'ailleurs, est écrit avec de nombreuses expressions poétiques appartenant au grand style. Pour mieux faire ressortir ce que Rome doit à Verus, Fronton valorise les Parthes en insistant sur le fait qu'ils constituent le seul ennemi véritable des Romains. De même, pour mettre en valeur les mérites de son héros, il utilise la *synkrisis*, en comparant son action à celle de Trajan au cours de la guerre parthique des années 113-117 en soulignant la supériorité de Verus ; il vante, en particulier, le soin qu'il attache à la vie de ses soldats pour justifier une proposition de paix adressée à Vologèse et qui fut refusée ; il le loue pour son sens de la justice et sa clémence envers les ennemis, et donne un fondement politique à son goût pour les spectacles. Verus apparaît comme le type même du bon général, ce qui ne va pas sans une certaine injustice pour ses prédécesseurs, qui servent en quelque sorte de repoussoirs⁸⁴. Fronton exagère ainsi l'état d'indiscipline de l'armée pour exalter en Verus celui qui a su rétablir l'ordre et la *uirtus* des antiques armées romaines. La critique a déjà relevé l'influence, entre autres, de Salluste, de Tite-Live et de Tacite dans ce *topos* du bon chef : l'armée de Syrie ressemble à celle que trouva Metellus à son arrivée en Numidie au moment de la guerre de Jugurtha (*B.J.* 44) et l'action de Verus à celle de Metellus (*ibid.* 45), mais aussi d'Hannibal (Tite-Live, XXX, 33). Il ne nous appartient pas ici de comparer avec l'image fort négative que l'*Histoire Auguste* donne de l'action de Verus, pour essayer de rétablir la vérité historique⁸⁵ ; mais, quelle qu'ait pu être la personnalité de l'empereur, le contraste entre les deux textes est grand et, si l'*Histoire Auguste* a pu s'adonner avec jubilation au dénigrement, force est de constater que dans les *Principia historiae* Fronton soumet l'histoire aux règles de la rhétorique de l'éloge.

Ainsi, chez Fronton, l'envahissement de l'histoire par la rhétorique est manifeste. Dans le corpus qui a été conservé les historiens sont présents

presque essentiellement comme modèles d'écriture, et les faits historiques y sont le plus souvent traités comme *exempla* au profit d'une recherche de la persuasion ; ou ils apparaissent comme éléments de la formation militaire, politique et morale. La spécificité générique de l'histoire s'estompe, même si on lui reconnaît une tonalité particulière. D'autre part, quand Fronton a à parler de l'action des empereurs vivants, la rhétorique de l'éloge prend le pas sur le principe fondamental de l'histoire – dont la valeur est pourtant réaffirmée par le maître – le souci de la vérité. Les sentiments de Fronton à l'égard de ses anciens élèves, son appartenance à la cour l'aveuglent sans doute sur la réalité sans que son honnêteté intellectuelle soit obligatoirement à mettre en doute. On se souvient que Marc Aurèle le loue dans ses *Pensées* (I, 11) à la fois pour sa critique de l'hypocrisie et pour l'importance qu'il accordait à l'affection. Mais l'amour est incompatible avec l'histoire qui se doit de respecter la vérité. Fronton aurait-il oublié qu'il a lui-même affirmé que ceux qui aiment ne sauraient être de bons historiens : *liberum amanti est inculpatum silentium. [...] Scribtorum mendacia tam culpam quam memoriam merent sempiternam* (205, 20-22) ? Sans doute pas : même s'il esquisse ce qu'il compte faire figurer dans l'histoire de la guerre parthique, il ne se considère nullement comme un historien, car c'est en orateur qu'il écrit et pense l'histoire, et, à son époque, l'histoire des empereurs vivants ne peut que tourner au panégyrique⁸⁶.

NOTES

1. Cf. par ex. Cic., *De or.* II, 62 ; *De leg.* I, 2, 5 ; RAMBAUD 1952, p. 10 sqq. Sur les rapports entre rhétorique et histoire chez Cicéron, cf. récemment CAPE 1997, p. 212-228. Rhétorique et histoire pourraient se rencontrer sur le terrain de la *narratio*, mais Cicéron souligne une différence entre la *narratio* historique – qui relève du *genus medium* – et la *narratio* oratoire – qui appartient au *genus humile* : LEEMAN 1985, p. 286.
2. Cf. REARDON 1971.
3. LEROY 1928, p. 243 ; JANNACCONE 1961, p. 289 ; CHAMPLIN 1980, p. 55.
4. COVA 1970, p. 86-88, considère qu'à part Caton et Salluste les références aux historiens sont assez rares.
5. Pour nos références à Fronton, nous indiquons le n° de page suivi de celui de la ligne dans l'édition de VAN DEN HOUT 1988.
6. La plupart des critiques identifient le correspondant de Fronton avec l'historien : VAN DEN HOUT 1999, p. 550, qui indique que les dates proposées pour cet échange épistolaire vont de 158 à 160, voire 165. Nous désignerons désormais ce commentaire par l'abréviation vdH. Sur la carrière d'Appien, cf. GOUKOWSKY 1998.
7. Les traductions de Fronton sont les nôtres ; les autres auteurs sont cités dans les traductions des Belles Lettres.

8. vdH, p. 398, qui indique également des rapprochements entre l'œuvre d'Appien ainsi que quelques références historiques présentes dans la correspondance de Fronton. ASTARITA 1992, p. 169-171, avance l'hypothèse qu'Appien et Fronton aient pu travailler ensemble sur les sources de l'histoire romaine, en particulier les guerres de Rome contre les Parthes.
9. vdH, p. 150 date cette lettre de 139, mais on a proposé des datations jusqu'après 145.
10. Certains (COVA 1970, p. 91, n. 2; PORTALUPI 1974, p. 163) donnent au parfait de l'indicatif *monui* la valeur modale des verbes d'obligation et conduisent à traduire par « j'aurais dû te donner des conseils », mais ce parfait répond à d'autres parfaits de la lettre: cf. vdH, p. 162.
11. Il s'agit bien, d'après la lettre, d'écrire l'histoire et non de travailler, comme le préconise Quint. II, 4, 2, sur la narration historique pour préparer aux discours.
12. HAINES 1919, I, p. 12-13, n. 1, s'appuyant sur les *Pensées* de Marc Aurèle (III, 14), considère comme possible que Marc Aurèle ait écrit une *Histoire des Grecs et des Romains*.
13. Ou peut-être entre 161 et 163: vdH, p. 250.
14. Nous nous inspirons de COVA, 1970, p. 85: « né l'abbondanza è adatta alla storia né la sua brevità è adatta alla eloquenza », mais en comprenant différemment le terme de *moderationem*.
15. HAINES 1920, II, p. 159, qui préfère la leçon <*facili*>*tatem*: « une aisance adaptée à l'histoire, et non pas ce sens de la mesure qui convient à l'éloquence ».
16. Van den HOUT 1988, à propos des épanaphores (97, 4) lit *Sallustius*, mais il n'y a là rien d'assuré. En outre cette leçon cadre mal avec un contexte où Fronton établit une distinction entre les figures de l'historien et les figures de l'orateur, puisque ensuite il cite les épanaphores de Cicéron.
17. Cic., *Or.* 66; 124; *Brut.* 286-287; *De or.* II, 64; Quint. X, 1, 31-34; X, 2, 21-22; Pline le Jeune, *Ep.* V, 8, 9-10 (sur l'interprétation des démonstratifs dans ce passage, cf. SHERWIN-WHITE 1966, p. 334).
18. Sur l'*ubertas* dans l'histoire, cf. Quint. X, 1, 31; X, 1, 32 (à propos de Tite-Live: son *ubertas*, pas plus que la *brevitas* de Salluste ne conviennent à l'auditoire des orateurs); X, 5, 15. Cic., *Or.* 21, fait de la *facilitas* une caractéristique du genre moyen; or, la tradition antique prescrit le style moyen à l'historien, comme pour le genre épictique: LEEMAN 1985, p. 286; NICOLAI 1992, p. 112 et 122. On notera que Quint. III, 8, 60, demande de la *moderatio* dans le cas d'éloquence délibérative.
19. En outre, en dehors de l'historiographie, il recommande à Marc, quand il a une idée dont la nouveauté pourrait déconcerter, de toujours chercher à la rendre en usant des ornements de la rhétorique et en ayant recours à des *verbis splendidis*: 150, 7-11.
20. vdH, p. 287.
21. vdH, p. 297-298.
22. Cic., *Brut.* 132 parle à son sujet d'une « grâce digne de Xénophon: *mollis et Xenophontio genere sermonis* ».
23. La lecture *caute* est incertaine.
24. Cf. LAUSBERG 1963, p. 61: *Nitor* et *nitidus* renvoient à l'idée de « brillant » (Cic., *Or.* 115; Quint. VIII, 3, 3; VIII, 3, 49 où *nitidus* est opposé à *sordidus*); il s'agit souvent là de grâces d'expression qui ne conviennent pas à l'éloquence agonistique (Cic., *De or.* I, 81, à propos du style des philosophes; Quint. X, 1, 79).

25. Cf. aussi Cic., *Brut.* 37.
26. Cic., *Brut.* 201, 210, 261, 273. Si, dans ses discours Jules César fait preuve d'une éloquence éclatante (*splendidam*: 261), ses *commentarii* ont une autre forme de beauté, une « brièveté élégante et lumineuse » (*pura et illustri breuitate*: 262).
27. Pline le Jeune, *Ep.* V, 8, 9. *Contra* vdH, p. 299, qui doit interpréter différemment les démonstratifs: cf. n. 17. Pline le Jeune, *Ep.* I, 16, 4, évoque aussi *splendor* et *sublimitas narrandi* dans l'*historia* chez Pompeius Saturninus.
28. COVA, 1970, p. 70-71, va jusqu'à dire que Fronton ne reconnaît pas de règles particulières à l'histoire, ce qui équivalait, de la part de Fronton, à refuser un caractère propre au genre historiographique.
29. Sur cette utilisation « rhétorique » de l'histoire, cf. par exemple MARCHAL 1987, p. 47; NICOLAI 1992, p. 61 et *passim*: les historiens offrent des éléments à la fois pour l'*inuentio* et l'*elocutio*. Cicéron demandait, d'autre part, une solide formation rhétorique à l'orateur (*De or.* I, 158-159; 201) pour une meilleure argumentation. Quintilien recommande la lecture des historiens pour les *exempla*, pour les leçons du passé et pour les discours qu'ils contiennent (III, 8, 66-70); il propose même des exercices de style recourant à « l'abondance qu'apporte l'histoire » (*historiae [...], ubertas* X, 5, 15). Les données historiques peuvent servir à des exercices de réfutation ou de confirmation (II, 4, 18). Le rhéteur doit, pour former ses élèves, leur faire lire, outre les orateurs, les historiens (II, 5, 1-4); les élèves doivent apprendre par cœur des morceaux choisis d'orateurs, mais aussi d'historiens ou d'autres orateurs pour faire travailler leur mémoire et former leur style (II, 7, 3-4). Il est aussi fréquent dans l'antiquité d'évaluer l'historiographie selon des critères rhétoriques: NICOLAI 1992, p. 92-93.
30. 128, 3-6: *His te consiliis, imperator, a prima pueritia tua non clipeus profecto nec lorica, sed libri et litterarum disciplina inbuebant. Cum multa eiusmodi consiliosa exempla in historiis et in orationibus lectitares, ad rem militarem magistra eloquentia usus es.* Lettre que l'on peut dater de 164: vdH, p. 287.
31. 128, 19-20: *Hannibalis duritia, Africani disciplina, Metelli exempla historiis perscripta.* Plus tard, le rhéteur Libanius montrera non seulement que l'empereur Julien a appris dans les ouvrages d'histoire comment haranguer les soldats (*Or.* 18, 53), mais encore que les livres lui ont donné une connaissance de la géographie des pays où il combattait égale à celle des autochtones (*Or.*, 18, 246).
32. Cic., *De or.* II, 36: « L'histoire [...], école de la vie ». Dans le *Pro Sestio* 21, 48, Cicéron cite des exemples historiques qui sont pour lui des modèles pour régler sa vie.
33. Marc semble se référer à ce discours quand il parle d'*excerpta* qu'il a pu réaliser dans la précipitation: 105, 4-6.
34. Écrit entre 161 et 167: vdH, p. 313.
35. *Historiam quoque scripsere Sallustius structe, Pictor incondite, Claudius lepide, Antius inuevuste, Seisenna longinque, uerbis Cato multiinguis, Caelius singulis*: 134, 1-3, traduction de MARACHE 1952, p. 175, modifiée en fonction du commentaire de vdH, p. 318-320.
36. Lettre adressée à Marc, bien antérieure à celle dont nous parlions précédemment, puisqu'on la date de 139; vdH, p. 150.
37. 56, 20-21: [...] *oratorum post homines natos unus omnium M. Porcius eiusque frequens sectator C. Sallustius.* Ce qui est ici à la louange de Salluste a été l'oc-

- casation d'attaques contre lui, puisqu'on l'a accusé de piller Caton : Suét., *De gramm. et rhet.* 15, 2 ; Quint. VIII, 3, 29.
38. vdH, p. 152 : il n'y a pas lieu de supposer qu'Antipater ait écrit des poèmes ; c'est par le sujet – la deuxième guerre punique – et par le choix des mots que l'historien se rapproche du poète.
39. LA PENNA 1970, p. 202-204.
40. Cf. POIGNAULT 1997, p. 108-110. Granius Licinianus doit avoir vécu au second siècle : HOSE 1994, p. 454-455.
41. Elle date de 161 : vdH, p. 259.
42. 106, 24-26 : *uel graues ex orationibus ueterum sententias arriperetis uel dulces ex poematis uel ex historia splendidas uel comes ex comædis uel urbanas ex togatis uel ex Atellanis lepidas et facetas.*
43. Sur l'intérêt de Fronton pour les γῶμαι, cf. les lettres de Marc (44, 17 sqq. ; 85, 5-21).
44. Sans aller jusqu'à affirmer avec COVA, p. 93-94, que le *splendor* n'est pas celui des mots en soi, mais celui du référent, on peut penser qu'éclat des faits et éclat des mots sont liés.
45. Cic., *De or.* I, 18 ; 159 ; *De leg.* III, 41.
46. 107, 21-22 : [...] *a quo ego prius multo simplicitatem uerumque amorem quam loquendi polite disciplinam didicisse [...].* À la place de *uerumque* il faut peut-être lire *uerique*, « l'amour du vrai ». Cette lettre a été écrite entre 163 et 165 ; vdH, p. 262.
47. Datant de 164 : vdH, p. 287.
48. 123, 27-28 : *partum subdere nefarium, falsam pugnam deferre militare flagitium, testimonium falsum dicere capital uisum e<st>*. Il s'agit d'une note marginale permettant de mieux comprendre le corps même du texte qui contient des éléments douteux ; mais le *maioribus* (l. 21), absent de la note, apporte une précision temporelle intéressante.
49. vdH, p. 295.
50. Cf. MÜNZER 1932.
51. 205, 20-22 : *liberum amanti est inculpatum silentium. Namque ceteri mortales praesenti die mentiuntur ; scribtorum mendacia tam culpam quam memoriam merent sempiternam.*
52. vdH, p. 468, rapproche judicieusement ce passage de Pol. I, 14, 1 sqq. où il est reproché à Philinos et Fabius Pictor de ne pas avoir respecté la vérité dans leurs écoles historiques ; Polybe les compare à des amoureux qui se trompent sur l'objet de leur passion ; c'est leur amour pour leur patrie qui a rendu les deux historiens partiaux.
53. *Nam qui nescit primam esse historiae legem, ne quid falsi dicere audeat ? deinde ne quid ueri non audeat ? ne quae suspicio gratiae sit in scribendo ? ne quae simultatis ?* Dans le *De leg.* I, 1, 5, Cicéron souligne que l'un des critères distinctifs essentiels entre l'histoire et la poésie est que la première se préoccupe de la vérité (*ad ueritatem*) tandis que l'autre est uniquement attentive au plaisir littéraire (*ad delectationem*). Cf. entre autres Tac., *Hist.* I, 1 ; *Ann.* I, 1, 3 ; Pline le Jeune, *Ep.* VII, 33, 10 ; Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, 38-41.
54. LEROY 1928, p. 249, ne prenant en compte que les *Principia historiae*, qu'il considère comme le préambule d'un ouvrage historique, conclut que « Fronton n'a pas eu, en histoire, le souci de la vérité », affirmation que nous entendons ici nuancer.

55. Datant de la fin de 165 ou de la première moitié de 166, avant que Verus ne revienne d'Orient: vdH, p. 265.
56. Les tableaux triomphants représentaient les caractéristiques de la région, les montagnes, les fleuves et les batailles (cf. Jos., *B. J.* VII, 5, 142 sqq.) ou constituaient comme des cartes: PORTALUPI 1974 dans son édition de Fronton, *op. cit.*, p. 298-9, n. 97.
57. Les termes de *litterae* et *oratio* sont employés indifféremment par Fronton pour désigner ces rapports: vdH, p. 267, qui rapproche de 132, 11; 118, 13.
58. Cic., *Ep.* CXII. Cicéron y demande à Lucceius de se tenir aux confins de l'éloge et de l'histoire: NICOLAI 1992, p. 164-176. GUILLEMIN 1938, p. 96-103, essai de justifier Cicéron en disant qu'il « pousse moins [Lucceius] à violer les lois d'un genre qu'à passer de l'histoire continue, à laquelle il s'est voué jusque-là, à la monographie dont les règles sont différentes » (p. 103). Pour RAMBAUD, 1952, p. 17, la lettre à Lucceius « appartient à un tout autre ordre d'idées » que le *De oratore* « et il faut la rattacher au travail de propagande qui suivit le fameux consulat ».
59. 108, 17-18: *Quiduis enim subire paartus sum, dum a te res nostrae inlustrentur.*
60. 108, 23-24: *circa causas et initia belli diu commoraberis, et etiam ea quae nobis absentibus male gesta sunt; tarde ad nostra uenies.*
61. 108, 25-26: *Porro necessarium puto, quanto ante meum aduentum superiores Parthi fuerint dilucere, ut quantum nos egerimus appareat.*
62. 108, 26-109, 2: *An igitur debeas, quomodo Πεντηκονταετίαν Θουκυδίδης explicuit, illa omnia corripere an uero paulo altius dicere nec tamen ita ut mox nostra dispandere, ipse dispicias.* C'est une allusion à la période d'une cinquantaine d'années qui va de la retraite de Xerxès au début de la guerre du Péloponnèse (Thuc. I, 118, 2), où l'on voit la formation de l'empire athénien, dont la puissance inspire à Sparte des craintes qui sont à l'origine de la guerre.
63. 109, 3-4: *In summa meae res gestae tantae sunt, quantae sunt scilicet, quoi quomodi sunt: tantae autem uidebuntur, quantas tu eas uideri uoles.*
64. *Ita eorum qui fecere uirtus tanta habetur, quantum eam uerbis potuere extollere praeclara ingenia.*
65. Sall., *Cat.* 3, 2: *primum, quod facta dictis exaequanda sunt.* C'est une idée déjà présente chez les Grecs, Isocr. 4, 13, Thuc. II, 35, 2 et surtout Ephore: TIFFOU 1974, p. 199.
66. Pline le Jeune, *Ep.* VII, 33, 10: *Haec, utcumque se habent, notiora, clariora, maiora tu facies; quamquam non exigo ut excedas actae rei modum. Nam nec historia debet egredi ueritatem, et honeste factis ueritas sufficit.*
67. Cic., *Ep.* CXII, 3: *ut et ornēs ea uementius etiam quam fortasse sentis, et in eo leges historiae neglegas [...].*
68. GUILLEMIN 1938, p. 99.
69. Lettre à Marc Aurèle, d'octobre 161 (vdH, p. 224); 88, 6 sqq.
70. Lettre à Marc Aurèle, de 153 ou 154: vdH, p. 212.
71. Lettre écrite en 161, après la première grande défaite des Romains devant les Parthes: vdH, p. 499.
72. vdH, p. 507.
73. COVA 1970 et 1969, p. 268-279.
74. vdH, p. 463.
75. L'édition de 1988 de la correspondance de Fronton par VAN DEN HOUT, au lieu de considérer, comme on le faisait auparavant à l'exception du découvreur

- du texte, Angelo Mai (vdH, p. 462), que les premières lignes appartenaient à une lettre à Marc Aurèle, tandis que le corps du texte suivant – les *Principia historiae* proprement dits – était une lettre adressée à Verus, ne voit plus là qu'une lettre, destinée à Marc Aurèle.
76. CHAMPLIN 1980, p. 55: ce n'est pas un ouvrage d'histoire, mais une lettre au sujet d'un ouvrage qu'on lui propose d'écrire.
77. STEINMETZ 1982, p. 153, qui ajoute, p. 162, que cet échantillon est constitué du prologue et de la conclusion projetés. STROBEL 1994, p. 1327, y voit comme une source d'introduction à l'ouvrage futur et BELTRAMI 1907, p. 59, une préface. Au contraire, pour COVA 1969, les *Principia historiae* ne constituent pas un prologue, mais un texte qui se suffit à lui-même et n'appelle pas une suite.
78. JANNACCONE 1961, p. 296: l'historiographie à caractère rhétorique de Fronton survole les faits historiques.
79. STROBEL 1994, p. 1327.
80. STEINMETZ 1982, p. 162, qui estime que Fronton a vécu jusqu'à la fin des années 170 et que ce n'est pas la mort qui l'a empêché d'écrire l'ouvrage.
81. La lettre présente les traits fondamentaux du panégyrique: STROBEL 1994, p. 1327 sqq. Cf. aussi LEROY 1928, p. 249; COVA 1970, p. 39-43, y voit beaucoup de traits du panégyrique, mais sans l'intérêt du panégyrique pour les faits.
82. Cic., *Ep.* CVII, 7: *clari hominis magnique*. Mais Cic., *De leg.* I, 4-5 distingue nettement l'histoire, qui doit être soucieuse de vérité, et la poésie qui ne cherche qu'à donner de l'agrément. Quint. X, 1, 31 rapproche davantage l'histoire et la poésie.
83. Selon COVA 1970, p. 48, la référence à Homère qui se trouve plus loin (203, 12-14) suggère que Fronton, comme le poète, lie la grandeur des actions à l'unicité de leur acteur qui sera le héros.
84. De la même façon, par exemple, Libanius, pour mieux mettre en lumière le mérite de Julien, dénigre la politique de Constance à l'égard des Perses et l'accuse d'avoir affaibli la valeur de l'armée (*Or.* 18, 204 sqq.).
85. Cf. LAMBRECHTS 1934, p. 173-201.
86. N'est-ce pas une forme de retour aux origines? En effet, l'*Evagoras* d'Isocrate et l'*Agésilas* de Xénophon se donnent comme des éloges (MOMIGLIANO 1991, p. 19-20), et la biographie à Rome procède, outre des précédents hellénistiques (biographies encomiastiques, péripatéticiennes, alexandrines) des *stemma*, des *laudationes funebres* et des *elogia* (CIZEK 1995, p. 35). Un contemporain de Fronton, Hermogène, dans son *Art rhétorique*, p. 404 (Rabe), range, de fait, « les historiens parmi les auteurs de panégyriques ».

BIBLIOGRAPHIE

- ASTARITA (M. L.) 1992 : « Appiano e Frontone: rapporti sociali e culturali », *Miscellanea di studi in onore di A. Salvatore*, Napoli, p. 159-171.
- BELTRAMI (A.) 1907 : *Le tendenze letterarie negli scritti di Frontone*, Roma / Milano.
- CAPE Jr (R.W.) 1997 : « Persuasive history: Roman rhetoric and historiography », *Roman eloquence. Rhetoric in society and literature*, éd. DOMINIK (W.J.), London / New York, p. 212-228.
- CHAMPLIN (E.) 1980 : *Fronto and Antonine Rome*, Cambridge / London.
- CIZEK (E.) 1995 : *Histoire et historiens à Rome dans l'Antiquité*, Lyon.
- COVA (P. V.) 1969 : « Le note marginali e il contenuto dei *Principia historiae* di Frontone », *Hommages à Marcel Renard*, I, éd. J. BIBAUW, Bruxelles, p. 268-279.
- 1970 : *I Principia Historiae e le idee storiografiche di Frontone*, Napoli.
- GOUKOWSKY (P.) 1998 : « Appien d'Alexandrie, prêtre de Rome sous Hadrien? », *C.R.A.I.*, p. 835-856.
- GUILLEMIN (A.) 1938 : « La lettre de Cicéron à Lucceius (*Fam.* V, 12) », *R.E.L.*, p. 96-103.
- HAINES (C.R.) 1919 : *The correspondence of Marcus Cornelius Fronto*, Cambridge / London, I (rééd. 1982).
- 1920 : *The correspondence of Marcus Cornelius Fronto*, Cambridge / London, II (rééd. 1988).
- HOSE (M.) 1994 : *Erneuerung der Vergangenheit. Die Historiker im imperium Romanum von Florus bis Cassius Dio*, Stuttgart / Leipzig.
- JANNACCONE (S.) 1961 : « Appunti per una storia della storiografia nel II secolo », *G.I.F.* 14, p. 289-307.
- LAMBRECHTS (P.) 1934 : « L'empereur Lucius Verus. Essai de réhabilitation », *A.C.* 3, p. 173-201.
- LA PENNA (A.) 1970 : « Congetture sulla fortuna di Sallustio nell' antichità », *Studia Florentina Alexandro Ronconi sexagenario oblata*, Roma, p. 195-206.
- LAUSBERG (H.) 1963 : *Elemente der litarischen Rhetorik*, München (rééd. 1967).
- LEEMAN (A.D.) 1985 : « L'historiographie dans le *De oratore* de Cicéron », *B.A.G.B.*, p. 280-288.
- LEROY (M.) 1928 : « La conception de l'histoire chez Fronto », *Le Musée belge*, p. 241-252.
- MARACHE (R.) 1952 : *La critique littéraire de langue latine et le développement du goût archaïsant au II^e siècle de notre ère*, Rennes.
- MARCHAL (L.) 1987 : « L'histoire pour Cicéron », *L.E.C.* 55, 1, p. 41-64.
- MOMIGLIANO (A.) 1991 : *Les origines de la biographie en Grèce ancienne*, Strasbourg.
- MÜNZER (F.) 1932 : s. v. *Q. Minucius Thermus*, *R.E.* XV, 2, col. 1967-1971.
- NICOLAI (R.) 1992 : *La storiografia nell' educazione antica*, Pisa.

- POIGNAULT (R.) 1997 : « Fronton, lecteur de Salluste », *Présence de Salluste, Caesarodunum* 30 bis, Tours, p. 95-118.
- PORTALUPI (E.) 1974 : *Opere di Marco Cornelio Frontone*, Torino.
- RAMBAUD (M.) 1952 : *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris.
- REARDON (B.P.) 1971 : *Les courants littéraires des II^e et III^e siècles*, Paris.
- SHERWIN-WHITE (A.N.) 1966 : *The Letters of Pliny*, Oxford.
- STEINMETZ (P.) 1982 : *Untersuchungen zur römischen Literatur des zwanziten Jahrhunderts nach Christi Geburt*, Wiesbaden.
- STROBEL (K.) 1994 : « Zeitgeschichte unter den Antoninen : Die Historiker des Partherkrieges des Lucius Verus », *A.N.R.W.* II, 34, 2, p. 1315-1360.
- TIFFOU (E.) 1974 : *Essai sur la pensée morale de Salluste à la lumière de ses prologues*, Paris.
- VAN DEN HOUT (M.P.J.) 1988 : *M. Cornelii Frontonis Epistulae*, Leipzig, Teubner.
- 1999 : *A commentary on the letters of M. Cornelius Fronto*, Leiden / Boston / Köln, Brill.

